

Éric Pessan

# Le syndrome Shéhérazade



*Éditions de l'Attente*

*Rien de plus réglé que le théâtre, mais toute règle  
est un labyrinthe qui mène au minotaure,  
en même temps qu'elle le tient captif.*

Bernard Noël  
Le Château de Cène



Depuis la mort de maman, papa m'autorise  
à prendre sa place dans le lit.

Les calmants, ça, jamais. Je ne veux pas. On dit qu'une fois  
que tu en prends, ton cerveau ne peut plus s'en détacher.  
Docile, tu deviens ce que les calmants veulent que tu sois.

Mon zizi, je le montre aux poules, au chat, aux lapins,  
au chien et aux oiseaux qui s'enfuient haut dans le ciel.

Les fous, jamais ils ne savent qu'ils sont  
fous, alors comme je me demande si je  
suis fou cela veut dire que je ne le suis pas.

Il s'est réveillé, il a demandé le temps  
qu'il faisait et il est mort.

Une fois, mon zizi, je l'ai trempé dans la confiture pour  
que le chat le lèche. Avec du pâté de foie, c'est mieux.

Un matin, un seul, j'ai marché le long du  
fleuve plutôt que d'aller au bureau. Ensuite,  
j'ai dû trouver un médecin compréhensif.  
Sans certificat, je me serais fait virer.

Ne regardez pas mes cheveux, ils sont affreux.  
Je vous en prie. Ne les regardez pas, vous tenez  
donc tant que cela à m'humilier ?

La bouteille, une fois entamée, elle m'obsède  
tant que je ne l'ai pas vidée.

Rarement, mon zizi, je l'ai glissé à l'intérieur.  
Je me contente de leur montrer.

Quand elle m'a quitté, j'ai perdu l'esprit  
pour un temps, je crois bien.

Assis à mon bureau, la tête entre les  
mains, les enfants n'osent pas me  
déranger. *Papa travaille*, ils chuchotent,  
je les entends, *papa travaille, il faut le  
laisser tranquille*. Je suis à mon bureau,  
face à la fenêtre, les stores mi-fermés  
pour ne pas être ébloui et les enfants  
s'éloignent sur la pointe des pieds.  
Papa travaille, ils croient. S'ils savaient.

À la maison, je n'arrive pas à penser à autre chose  
qu'aux bouteilles rangées sous l'évier.

Le dimanche, si je promettais à mon grand-père paternel que je le préférais à mon grand-père maternel, il me donnait dix francs.

Je n'ai jamais voulu mal lui parler, mais je crois que je lui parlais mal, c'était plus fort que moi, quand je croisais son grand regard, quand je voyais tout ce qu'elle attendait de moi, tout ce qu'elle aimait en moi, je lui parlais mal. C'était automatique.

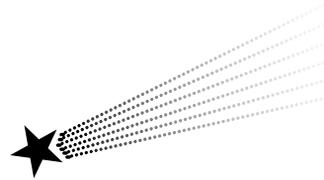
Ma grand-mère, souvent, s'arrêtait au beau milieu d'une phrase et se mettait à pleurer. On n'a jamais su pourquoi.

La nuit, quand elle dort, je ne peux pas l'approcher. Si je tente de l'enlacer, elle se réveille en sursaut, elle s'éloigne, se tasse à l'autre bout du lit.

Elle pleure si fort que je n'entends plus la télé.

Partout tu étais. C'est forcé. Où que je regarde. J'ai alors basculé dans les images. Sans avoir pris congé de personne. C'était un sacré laisser-aller. Et moi, je ne résistais pas. Bien au contraire.

J'ai appris à situer les constellations et les principales planètes. Au début, je la faisais rêver en lui montrant le ciel ; maintenant qu'elle soupire, je me demande bien à quoi cela me sert.



Pour avoir la paix, je me sers un verre. Enfin, quand j'ai un verre à la main, je peux penser à autre chose qu'aux bouteilles rangées sous l'évier.

Avec les dix francs de mon grand-père paternel, il m'arrivait d'acheter un cadeau pour mon grand-père maternel. Un briquet pour son tabac, un bonbon. Des petites choses qui soulageaient ma conscience de l'avoir trahi.

C'est son odeur, on n'ose rien dire. On ne sait pas si c'est un manque d'hygiène ou une maladie.

Tu étais Bethsabée sortant du bain, et j'ai vu David manquant de faire échouer les prédictions des prophètes pour posséder cette vision-là.

Le couteau et la fourchette mal disposés de part et d'autre de l'assiette, elle n'a jamais supporté.

Le matin, elle me reproche : *Tu m'as encore attaquée cette nuit.* Et moi je réponds que c'était juste une caresse, une tendresse. Une tendresse.

*À gauche le couteau, à droite la fourchette, elle hurle.*

Tu étais ce plissé froissé que Courbet peignit, cette fente de pur désir qu'il cacha au dos d'une autre toile.

La dernière fois que nous nous sommes vus, elle m'a dit que je pouvais garder tout ce que je voulais. Tout la dégoûtait maintenant.

Mamie m'a expliqué que c'est parce que papa n'aime pas assez maman que je suis né handicapé.

Toi, c'est aussi l'effroi de l'indienne entravée alors que s'approchent les hommes qui ont rasé son village. Et leurs rires. Et leurs sourires.

Parfois, trouvant la table mal dressée, elle se met à sangloter silencieusement.